

**PEINDRE
LES COULEURS
DU VENT**

Du même auteur :

Le hasard des sentiments (2023). En collaboration avec

Mélanie Rafin

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec

Mélanie Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec

Mélanie Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie

Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs.

2019)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Le foulard de l'imposture (2015)

Gabrielle DESABERS

**PEINDRE
LES COULEURS
DU VENT**

Roman

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2023. Tous droits réservés

Crédits photos : Pexel.com Rachel Claire

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0010-1

*Les vents sont comme les rencontres dans la vie.
Certaines vous effleurent,
d'autres vous jettent par terre.*

PROLOGUE

Finistère, octobre 2019

La douceur de ce soir d'automne breton surprend Édith, Marlène et Cécile. Chacune traînant sa valise, elles rejoignent leur voiture. Cette escapade hors du temps tire à sa fin. Ces quelques jours de repos entre femmes loin de leur quotidien s'inscriront dans leurs souvenirs. Leurs folies et leurs éclats de rire de ces dernières heures s'effaceront progressivement tout au long de la route du retour au profit de leurs préoccupations d'épouses, de mères et de graphiste pour la première, de notaire pour la deuxième et de contrôleur de gestion pour la troisième. Ces sas de décompression qu'elles s'offrent tous les trois mois depuis plusieurs années sont devenus indispensables à leur survie. Ces bouffées de jeunesse, d'irresponsabilité et de lâcher-prise compensent le rythme soutenu de leur existence. À l'aube de la cinquantaine, leur réussite familiale, sociale et professionnelle comble ces trois femmes.

En s'installant au volant, Cécile montre la température extérieure qui s'affiche sur le tableau de bord :

— Vingt degrés dans le Finistère à la mi-octobre ! Je n'en reviens pas !

— Ça s'appelle l'été breton ! répond Édith.

— L'été breton ! Sans blague ! Ton chauvinisme n'a aucune limite, enchaîne Marlène.

— Évidemment, j'oublie que je m'adresse à deux Parisiennes incapables de reconnaître la supériorité régionale. Hors de la capitale, point de salut.

— Nous n'irons pas jusque-là. Nos quelques jours de bien-être dans cet hôtel offrant une vue superbe sur la mer d'Iroise se placent sans conteste au-dessus des centres aveugles que nous fréquentons à Paris.

— Ce pas vers un minimum d'honnêteté rassure la Bretonne que je suis.

Trente minutes plus tard, après avoir dépassé Brest, sur les premiers kilomètres de la voie express, Cécile constate que le vent qui s'est levé l'oblige à garder le cap pour maintenir la voiture sans effectuer d'embardée. Son amie et sa cousine semblent s'être assoupies, elle se concentre sur sa conduite et les laisse dormir.

À l'approche de Saint-Brieuc, les bourrasques s'intensifient. Avant qu'elle traverse le viaduc du Gouët, les manches à air tendues à leur maximum attirent l'attention de Cécile. Ses premiers tours de roue sous la pression de ce vent de travers se révèlent laborieux. Elle peine à maîtriser sa trajectoire. Alors qu'elle atteint le centre du pont, une énorme rafale projette la voiture vers le parapet. Paniquée, elle force

sur le volant pour ramener son automobile vers le milieu de la chaussée. Elle sent, sans les voir, Marlène et Édith, sorties brusquement de leur sommeil, qui se contractent sur leur siège. Aucun cri, aucun bruit à l'intérieur de l'habitacle ne trouble le fracas du vent qui s'écrase sur la carrosserie. Trop concentrée sur la maîtrise de sa conduite, Cécile n'aperçoit qu'à la dernière minute les feux stop des voitures qui la devancent. Elle s'apprête à freiner de toutes ses forces quand des trombes d'eau accompagnées d'une épouvantable bourrasque entraînent l'automobile dans une violente danse. Cécile ne contrôle plus rien. Tous les véhicules glissent comme des fétus de paille pendant quelques longues secondes. Des hurlements de terreur ont remplacé le silence des minutes précédentes. Les ceintures de sécurité n'empêchent pas le ballonnement des corps. Cécile continue désespérément d'essayer de reprendre la main sur ce volant ingouvernable. Après un laps de temps qui paraît interminable aux trois amies, dans un bruit assourdissant de tôles froissées, la voiture s'immobilise contre le muret central. Elles n'ont pas le temps de se rétablir sur leur siège que les automobiles environnantes, lancées également dans ce ballet catastrophique, viennent s'imbriquer les unes aux autres, leur bloquant toute possibilité de s'extraire de cet amas de ferrailles. Tout doucement, il ne reste plus que le souffle perçant de l'ouragan qui continue à se déchaîner. Cécile est la première à sortir du silence :

— Ça va, les filles ?

— J'ai l'impression d'être passée dans une lessiveuse, mais à part ça, aucun dégât, répond Marlène.

— Tout pareil, annonce Édith.

Bien qu'elles s'interrogent toutes les trois sur la suite des événements, aucune ne le formule. Elles craignent de se transmettre mutuellement leur épouvante. Le parapet d'un côté, les voitures de l'autre et le vent fou pour couronner cette situation catastrophique ne leur laissent aucune possibilité de s'échapper de cet enfer. Par le pare-brise, elles aperçoivent un énorme camion couché en travers de la chaussée et par la lunette arrière le même spectacle s'offre à leurs yeux. La violence des rafales risque de compliquer sérieusement l'intervention des pompiers. Une nouvelle tornade ne passera-t-elle pas avant que les secours n'arrivent ? À quel niveau se situent leurs chances de sortir indemnes de ce cataclysme ?

Édith finit par formuler leurs craintes à toutes les trois :

— J'ai peur que nous soyons coincées ici pour un moment. Le vent venant de la mer, si tu peux remettre le contact, nous avons peut-être intérêt à entrouvrir une des fenêtres côté parapet pour nous ménager un peu d'air.

Sans répondre, Cécile tourne la clé et baisse un des carreaux de quelques centimètres. À nouveau, Édith reprend la parole :

— Je vais tenter de bouger la plage arrière pour que nous accédions à nos valises. La frayeur me donne froid et si nous devons rester un moment dans cette situation, nous recouvrir de nos vêtements nous permettra de patienter dans de meilleures conditions.

Elle n'obtient toujours aucun écho. Elle réussit à déplacer la plaque qui protège le coffre et en extrait leurs manteaux et quelques pulls. Pendant toute l'opération, la voiture continue

à tanguer sous les poussées permanentes des rafales, mais l'imbrication des automobiles qui l'entoure semble s'être stabilisée. Les pressions sur la carrosserie ont cessé.

Devant le mutisme de ses compagnes, Édith comprend qu'elle doit être la moins terrorisée d'entre elles. Combler le silence lui paraît être un moyen efficace pour adopter un comportement plus positif :

— J'ai souvent lu que face à un danger imminent, l'homme voit défiler toute sa vie en quelques secondes. Je confirme. Tout à l'heure, quand j'ai cru que nous allions passer par-dessus le pont, une vision fulgurante de mon existence m'a envahie. Et vous ?

— Donc, je n'ai pas perdu la tête, tu as pensé également que nous allions mourir, répond Marlène.

Cécile ne peut prononcer aucune parole. Les profonds sanglots qui la secouent saisissent Édith et Marlène. Elle s'effondre le crâne sur le volant. Sa cousine enserre ses épaules :

— Nous avons eu peur, mais nous sommes toutes les trois saines et sauvées. Calme-toi !

Après quelques minutes, les caresses et les mots de réconfort l'apaisent progressivement. Elle murmure :

— Vous croyez que nous allons nous en sortir ?

Édith, qui dans son for intérieur n'arrive pas à en être convaincue, affirme :

— Évidemment ! Le vent finira par diminuer et les pompiers pourront nous délivrer. Les autres automobiles agglutinées contre notre voiture la protègent. Nous devons seulement prendre notre mal en patience.

— Comme toi, j’ai vu le film de ma vie, répond Cécile en affichant un faible sourire.

— Et si, pour nous occuper, nous partageons nos impressions ? enchaîne Édith.

— Nous nous connaissons depuis presque quarante-cinq ans, nous ne découvrirons rien de notre existence respective ! s’écrie Marlène.

— En es-tu si persuadée ? Pendant ces quelques secondes de terreur, un événement ou un ressenti que tu t’es acharnée à cacher sous le tapis ne t’a pas sauté à l’esprit ? demande Édith.

— ...

Elle ajoute :

— Paul me trompe.

Cécile et Marlène se retournent vers elle et s’exclament :

— Mais pourquoi ne nous en as-tu jamais parlé ?

— Vous croyez qu’à presque 50 ans, j’ai envie d’aller étaler sur la place publique que l’homme que j’aime me préfère des midinettes ?

— Nous ne sommes pas « la place publique » !

— Effectivement, mais cette situation m’a ôté beaucoup de confiance en moi. Je crains la comparaison. Toi, Cécile, tout te réussit, je suis convaincue que Christophe ne batifole pas ailleurs. Et toi, Marlène, depuis ton divorce, tu accumules les aventures. De quoi j’ai l’air, moi, la cinquantenaire délaissée et en mal d’amour ? Si vous saviez comme je me sens vieille !

— Raconte.

1

Pologne, 17 janvier 1945

La neige recouvre la campagne. Toute cette pureté met du baume au cœur de Doris. Assise à l'arrière de l'automobile, entourée de ses collègues masculins, elle prie pour que cette décision de repli, à laquelle elle se soumet emplit d'espérance, représente l'ultime étape de son combat.

Bien qu'elle soit confortablement installée, coincée dans cet habitacle enfumé, ce parcours lui paraît interminable. Les autres médecins qui l'accompagnent noient leur ennui dans une consommation effrénée de cigarettes. Encore une fois, elle se retrouve la seule représentante de son sexe dans cet univers d'hommes. De plus, sa jeunesse l'exclut doublement de leur conversation. Dans ce monde misogyne, être femme et médecin-chimiste à 30 ans a appris à Doris à tenir sa place fermement et discrètement. Elle savait en choisissant cette

carrière qu'elle devrait se battre pour s'imposer. Son ambition, son implication et sa passion pour son métier ont réussi à la faire accepter dans cette communauté. Pour atteindre ce but, elle ne cède à aucune compromission, elle est probablement un des praticiens les plus zélés de l'équipe. Elle ne ménage pas son temps ni son corps. D'ailleurs, elle a décidé de cacher au mieux ce dernier pour renvoyer exclusivement autour d'elle l'image de la professionnelle et non celle de la femme. Ses longs cheveux blonds et épais sont toujours enfermés dans un chignon sévère. Elle évite soigneusement de paraître sans sa blouse et aucun maquillage ne magnifie son visage. Elle a également banni les sourires de la gamme des expressions qu'elle s'autorise. Elle s'applique à entretenir un côté revêche qui ne lui correspond pas. Elle considère que sa carrière le mérite et l'y contraint. C'est ainsi que bien qu'elle se sache belle femme, elle réussit à éloigner les hommages masculins qui ne pourraient que la desservir.

Après plusieurs heures difficiles sur une route interminable, elle rejoint un centre dans lequel la désorganisation semble régner. Toute l'équipe tente de s'installer tant bien que mal. Doris s'interroge sur le bien-fondé de leur transfert. Elle doute que dans ce contexte, ils puissent poursuivre dans de bonnes conditions les expérimentations en cours.

Quelques semaines plus tard, le monde de Doris s'écroule à nouveau. Accompagnée d'un de ses supérieurs, elle fuit ce nouveau camp. Cette fois, elle a compris que plus rien ne sauvera le rêve de son grand pays. Les troupes soviétiques envahissent progressivement les terres de l'Est et leur

réputation les précède. Doris cumule deux raisons de leur échapper : son statut de militaire et son sexe. Elle fonce vers l'ouest pour éviter une possible capture. Son collègue s'est empressé de quitter son uniforme SS pour revêtir celui de la Wehrmacht. De son côté, sur les conseils de ses camarades, elle a opté pour une tenue civile. Ses supérieurs sont convaincus que le traitement réservé aux officiers nazis s'avérera plus sévère que celui appliqué aux soldats allemands ordinaires. Aux yeux des alliés, ils représentent le bras armé des idéologies hitlériennes. Doris ne comprend pas ce qui pourrait lui être reproché, elle s'est toujours contentée d'exécuter les ordres sans y inclure aucune initiative personnelle.

En quittant le centre, après quelques kilomètres, l'état de son pays la désole. Partout, elle n'aperçoit que ruines et destructions. Le peu de voitures qui circulent est encombré de ballots et avance au pas sur les petites routes de campagne. Très vite, le vrombissement des avions qui approchent arrête leur progression. Ils abandonnent précipitamment l'automobile pour s'enfoncer dans les bois qui bordent le chemin. Les bombardiers volent très bas et lâchent leur cargaison sur le bitume. Doris tremble de tous ses membres. Mais elle n'a pas le temps de s'interroger sur la situation qu'elle est sortie de son hébétude par son compagnon de voyage qui lui annonce :

— La route est devenue impraticable, nous allons devoir continuer à pied. Une femme seule possède bien plus de chance d'échapper aux questionnements des Américains.

Éberluée, elle le regarde regagner la voiture et s'emparer

de son unique bagage, une mallette, avant de s'éloigner d'un bon pas à l'opposé de la direction qu'ils suivaient depuis leur départ. Choquée, elle reste à couvert sous les arbres. Midi vient de sonner au clocher le plus proche, elle observe le paysage autour d'elle. Dans le lointain, elle aperçoit une église. Elle essaie d'étouffer ses réflexions, elle s'oblige à se concentrer sur un objectif immédiat : rejoindre des compatriotes et trouver un toit pour la nuit. Elle aussi, après avoir récupéré sa petite valise, s'engage avec détermination à travers champs pour atteindre ce village, première étape de son avancée vers l'ouest. Elle ne maîtrise pas son avenir, mais elle a profondément conscience que si elle est emprisonnée, elle veut tomber aux mains des Américains et non entre celles des Soviétiques.

Le soleil baisse à l'horizon et alors qu'elle ne se trouve plus qu'à quelques centaines de mètres du bourg, elle perçoit à nouveau le vacarme des avions. Elle court vers le bosquet le plus proche et à l'abri des branchages, désespérée, elle regarde les bombes s'abattre en chapelet continu sur les édifices. Quelques minutes plus tard, quand le bruit des moteurs s'éloigne, le village brûle de toutes parts. Des cris inhumains volent jusqu'à elle. Doris sort de sa prostration et se précipite au secours des blessés.

Au petit matin, exténuée, elle accepte l'hospitalité du curé qui lui propose de prendre un peu de repos à l'abri de son presbytère. Pendant ces dernières heures, son acharnement à sauver des vies et à soulager la douleur n'est pas passé inaperçu aux yeux des villageois traumatisés. Cette plongée dans l'exercice de la médecine comme celle pratiquée durant

ses études l'a ramenée au sens premier de sa vocation. Elle s'était éloignée depuis quelques années de l'essence de sa passion.

Le lendemain, quand elle reprend la route, elle comprend que pour sa survie, elle ne doit pas perdre de vue son objectif : rejoindre les armées américaines, qui d'après les informations recueillies approchent à l'ouest du Rhin. Les jours qui suivent se succèdent dans la terreur. Elle marche de nombreux kilomètres sous le couvert des bois. À chaque fois qu'elle entend les bruits, soit d'un convoi allemand qui fuit vers l'est, soit des bombardements aériens alliés qui inondent le pays, elle s'empresse de se trouver une cache. Chaque soir, elle s'arrête dans les fermes pour quémander nourriture et abri nocturne. Et à chaque ville ravagée qu'elle traverse, elle s'attelle à dispenser des soins. Le 9 mars, quand elle atteint Bonn, éreintée, les Américains viennent de prendre possession de la cité.

Avant d'essayer d'y pénétrer, Doris, tapie derrière le mur d'un cimetière en périphérie, étudie l'activité et les déplacements. Des colonnes de militaires allemands, les mains sur la tête, sont conduites, entourées d'Américains, vers des lieux de confinement. Elle aperçoit des chars et des voitures de l'armée victorieuse à quelques centaines de mètres d'elle. Aucun civil ne semble présent dans les rues qu'elle peut observer. Le crépuscule se profile. Le printemps n'a pas encore pris ses aises et la fraîcheur qui tombe incite Doris à ne pas risquer de passer la nuit à la belle étoile. Elle quitte le cimetière par un portail dérobé et choisit de tenter de pénétrer dans la ville par une artère moins peuplée. Elle trouve

rapidement une brèche en se faufilant dans les décombres d'un immeuble et débouche dans un quartier désert où la presque totalité des constructions a souffert des combats. Dans cette ville dans laquelle elle a effectué un stage de plusieurs mois durant ses études, elle essaie de se repérer. Alors qu'elle s'apprête à se diriger vers le centre, elle entend les bruits typiques de pas d'une patrouille militaire. Elle se dépêche de pousser sa valise dans les ruines du bâtiment le plus proche d'elle et avance avec assurance. Très rapidement, elle fait face à six GI dont quatre s'empressent de la mettre en joue, pendant que les deux autres lui hurlent :

— Papiers !

Sans aucune hésitation, elle s'adresse à eux en anglais en leur montrant avec insistance sa sacoche médicale :

— Je suis médecin. Je reviens d'une visite chez une patiente mourante.

Elle extirpe sa carte professionnelle de sa poche. Les hommes se tiennent sur la défensive. Celui qui paraît être leur chef jette un œil rapide au document que Doris lui tend avant de lui intimer d'ouvrir sa mallette. Satisfait par son inspection, il l'interroge sur le parcours qu'elle s'apprête à effectuer. Prise de court, Doris affirme devoir se rendre à l'hôpital central de la ville pour prêter main-forte à ses collègues. Sans qu'elle comprenne ce qui lui arrive, elle se dirige, accompagnée des six soldats américains, vers l'établissement sanitaire, abandonnant sa valise dans un quartier détruit d'un faubourg qu'elle n'est pas convaincue de réussir à situer. Elle prie pour que ses confrères allemands acceptent son aide sans tenter d'en savoir plus sur son passé. Sa bonne étoile ne la

quitte pas. En effet, quand elle pénètre dans l'hôpital, il fourmille de toutes parts. Le personnel est débordé par l'afflux permanent des victimes des bombardements. Avant même que son escorte ne soit sortie du bâtiment, elle a enfilé une blouse et deux collègues la happent en s'enquérant avec précipitation de ses compétences.

Dans les jours qui suivent, Doris demeure au chevet des blessés. L'importance des soins à apporter justifie la présence ininterrompue d'un maximum de médecins. Cette situation œuvre à son intégration et lui évite de chercher à se loger dans cette ville qui, bien que moins détruite que d'autres cités allemandes, a sérieusement souffert du conflit. Elle n'en revient pas d'être passée aussi facilement entre les mailles du filet.

2

ÉDITH

Saint-Brieuc, octobre 2019.

Coincée dans cette voiture sur ce pont battu par les vents violents, ma révélation de la trahison de Paul m'oblige à en raconter plus à Cécile et Marlène. Je m'y plie volontiers, convaincue que ces confidences me feront du bien. Je me lance :

— En 2016, quand Clément a quitté la maison pour ses études, je crois que Paul a senti venir la fin de sa jeunesse. Il approchait des 50 ans, notre fils qui s'ouvrait de plus en plus vers une dimension d'adulte lui faisait de l'ombre. Au départ d'Ophélie, trois ans plus tôt, il n'avait pas vécu la même remise en question. Il n'avait aucune raison de se mettre en concurrence avec elle. Vous connaissez son côté machiste !

Clément le battait au tennis, ses muscles se développaient et il rentrait ponctuellement accompagné d'une jeune et jolie poupée. Paul a pris en pleine figure la virilité naissante et triomphante de son fils.

Au début, je ne m'en suis pas inquiétée. Léa résidait encore à la maison et je ne ressentais pas l'envol des deux aînés comme la fin d'une période, mais plutôt dans le sens d'une part de liberté retrouvée. Après quelques mois, alertée par le désert de notre vie sexuelle, je me suis aperçue que Paul s'était sérieusement éloigné. Nous vivions sous le même toit, mais pas ensemble. Je travaillais beaucoup. Tous les dimanches, je rejoignais pour la journée les membres de l'association de randonneurs que j'avais intégrée au départ de Clément. Léa avait déjà 17 ans et n'attendait pas après sa mère pour organiser ses heures de liberté. Tous les soirs, je désertais le salon, la télévision et Paul par la même occasion, pour m'échapper dans la lecture au chaud sous ma couette. De son côté, mon mari avait intensifié ses séances de sport, il voulait maintenir son capital séduction. Les parties de tennis, les footings matinaux et les passages à la salle de musculation lui permettaient de fuir la maison. Nous nous croisions.

Quand j'ai pris conscience de cet état de fait, j'ai tenté d'aborder le sujet avec lui, mais je pense que j'avais trop tardé. Et probablement que, de plus, je m'y suis très mal prise. J'ai insisté, j'ai voulu crever l'abcès, je lui ai expliqué le malaise que je ressentais alors que de son côté, il le combattait sans l'avoir réellement circonscrit. Je n'ai réussi qu'à intensifier sa peur de vieillir. À ce stade, je pense qu'il n'avait pas encore franchi le pas de l'adultère, mais face à cette vérité

que je lui ai mise sous le nez, il s'est conduit comme beaucoup d'hommes : pour se rassurer, il a tenté de charmer des jeunes femmes. Il a réussi.

Sa fuite et ses comportements d'évitement se sont intensifiés. Nous n'entretentions plus aucune complicité. Là, vous vous demandez comment j'ai été informée de ses infidélités ? Très bêtement ! En commençant une vie de séducteur à presque 50 ans, le manque d'expérience amène à des imprudences de débutant. J'ai trouvé un récépissé de carte bancaire dans la poche d'une de ses vestes que je m'apprêtais à mettre dans la machine à laver. Il s'était payé un hôtel et la facture indiquait un règlement à 18 h, une nuit où il avait dormi à la maison. Mon mari avait besoin d'une chambre en journée ! J'ai cessé de me cacher la tête dans le sable et j'ai étudié son comportement. Il recevait de plus en plus souvent des appels téléphoniques pour lesquels il jugeait indispensable de s'isoler. Son portable, qui habituellement traînait partout dans la maison, avait disparu de la table du salon et un code en protégeait l'accès. Il s'est senti subitement très concerné par sa tenue vestimentaire et son apparence en général. Les douches, dès ses premiers pas dans la maison, sont devenues presque quotidiennes. Évidemment, les réunions tardives et les séminaires professionnels de fin de semaine se sont multipliés.

Mais tous ces changements ne prouvaient rien et le doute me paraissait plus destructeur que la vérité toute crue. J'ai décidé de me poster entre 16 h et 19 h devant l'hôtel mentionné sur son ticket de carte bancaire. Je ne disposais pas d'une liberté suffisante tous les jours, mais au bout de deux

semaines, je l'ai aperçu, entrant dans l'établissement. Il tenait tendrement par la taille une femme qui affichait la moitié de mon âge. Le doute n'était plus permis, mais j'ai ressenti la nécessité de ne pas en rester là. J'ai continué ma surveillance.

Quelque chose de malsain présidait à ma démarche, un besoin de l'ordre du masochisme. Je souffrais et j'en redemandais. J'observais l'homme que j'aimais depuis plus de vingt ans, heureux et souriant au bras d'une sirène et je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle. J'avoue que j'aurais voulu en voir plus. Comment se passaient leurs ébats ? Se comportait-il avec elle de la même manière qu'avec moi ? De la sexualité, j'avais tout appris dans ses bras. Avec lui, j'avais abandonné toutes mes pudeurs de jeune pucelle. Il connaissait le moindre centimètre carré de mon anatomie. Je m'étais imaginé que notre relation amoureuse, mais aussi intime, revêtait à ses yeux comme aux miens une dimension spéciale. J'étais sa muse, sa fée, sa déesse, son unique et il offrait des égards identiques à une pimprenelle qui aurait pu être sa fille. Je souffrais, je rageais, je les haïssais, mais même si j'en crevais, je voulais rester dans mon rôle de voyeuse.

Aujourd'hui, je peux vous dire que j'ai eu raison. En effet, la semaine suivante, il empruntait le même trottoir, mais au bras d'une autre donzelle. J'ai continué pendant quelques mois ma surveillance sporadique et j'ai rapidement constaté que les élues changeaient à un rythme effréné. Depuis deux ans que ce ballet a commencé, j'ai cessé de compter les participantes. Je ne vais plus que de loin en loin me poster dans ma voiture face à cet hôtel. Je ne sais pas si les conquêtes sont aussi nombreuses qu'en 2017 et peu m'importe. Le

changement permanent me rassure. Je l'aime toujours et j'espère qu'il finira par se lasser.

Ai-je eu tort ou raison ? Je ne connais pas la réponse, mais j'ai choisi de ne pas l'informer que j'avais découvert ses tromperies. Je ne veux pas endosser le rôle de la mégère. Je suis convaincue qu'il a compris que je suis renseignée sur ses infidélités.

En septembre dernier, à mon tour, j'ai mal vécu le départ de Léa. Je me suis sentie vide, inutile et vieille. J'étais perdue. J'ai mieux appréhendé la folie de jouissance qui avait envahi Paul. Je me suis accrochée en me répétant que j'étais encore jeune et que je devais en profiter. Depuis, je m'occupe de moi. Tristement, je me résigne à l'idée que, même si nous ne divorçons pas, Paul m'échappe et qu'il ne reviendra peut-être jamais vers moi. J'ai réussi à me convaincre que ce n'était pas un drame. Bien sûr, je l'aime toujours et je déplore que nous n'abordions pas cette seconde partie de notre existence main dans la main.

Alors, tout à l'heure, quand la voiture tourbillonnait, un seul regret m'a envahie : celui de ne pas avoir suffisamment profité de cette seconde jeunesse que nous offre la vie après le départ des enfants. Depuis trois ans, j'attends, j'espère le retour de Paul vers moi. Même si j'essaie de passer à autre chose, je m'échine à organiser mon existence en tenant compte de ce paramètre fantasmé. Il accumule les conquêtes. À ce stade, j'imagine que toutes les infirmières de moins de 30 ans qu'emploie l'hôpital dans lequel il exerce ont dû visiter son lit. Et moi, je m'entête à croire qu'un jour il reviendra vers la vieille peau que je suis devenue.

Quand nous sortirons de cet enfer de vent, de pluie et de carcasses de voiture, je décide de reconstruire ma vie autour de ma petite personne. Je n'ai pas le droit de laisser filer ces dernières années de séduction et de pleine santé. Je ne sais pas encore si je divorcerai, mais je m'engage à vivre à fond. Je n'attendrai plus le bonheur, j'irai le chercher. À moi les voyages, les conquêtes et les vacances entre filles ! Fini, la femme qui cuisine pour son mari qui la trompe. Fini, la femme qui patiente tous les soirs à la maison, pour tenter de lui rappeler qu'elle existe. Fini, la femme qui s'enquiert des dates de congés de son conjoint pour décider des siennes. Pendant plus de vingt ans, j'ai pensé principalement aux autres : mes enfants et mon compagnon. Demain, je recommence à me concentrer sur moi, comme lorsque j'avais 18 ans. Si je ne m'occupe pas de mon bonheur, personne ne s'en inquiétera. La présence aimante et disponible d'une maman ou d'une épouse attentionnée représente un tel confort que les égoïstes qui m'entourent ne lâcheront jamais. Je dois m'en libérer. De plus, je suis presque convaincue qu'ils ne s'en porteront pas plus mal. Je me contrains seule à un rôle que personne ne m'a priée d'endosser. Les années passant, je me suis persuadée de mon utilité auprès d'eux et j'avais peur d'admettre qu'ils pouvaient se passer de moi. Mes enfants ont grandi et ils ne demandent pas mieux que de voir leur génitrice les laisser vivre à leur rythme. En ce qui concerne Paul, je crois que j'ai créé de toutes pièces mon statut d'icône. Il ne me conçoit probablement que comme la compagne ordinaire de sa jeunesse et la mère de sa descendance.

Voilà, la misère de mon existence et le bilan de nos

tourbillons fous sur ce pont en pleine tempête.

3

Saint-Brieuc, octobre 2019.

Cécile et Marlène restent sans voix. La confession d'Édith les interpelle. Elles croyaient leur amie heureuse. Alors que Cécile s'apprête à rompre le silence, une bourrasque impitoyable frappe de plein fouet le côté gauche de la voiture. Les trois femmes hurlent sous cette poussée qui semble faire décoller de la chaussée les roues de l'automobile. Au même moment, propulsé en avant par les trombes d'eau, un véhicule enchaîne les tonneaux à quelques mètres d'elles pour finir par s'emboîter sous le châssis du camion couché à l'extrémité du viaduc.

Épouvantées, alors que l'agitation se propage dans l'habitacle, elles cherchent toutes désespérément à fuir ce cataclysme. Elles viennent à nouveau d'échapper au pire, mais qu'arrivera-t-il lors de la prochaine rafale ? Mais en regardant de tous les côtés, elles sont obligées d'admettre qu'elles se trouvent bel et bien captives de cet amas de tôles.

À droite, elles côtoient étroitement le parapet. À gauche, une voiture type Berlingo de chantier obture les portières sans leur permettre aucun contact avec le ou les passagers de ce véhicule. À l'arrière, le coffre d'un monospace embrasse celui de leur automobile dont le moteur est encastré entre les feux stop d'une berline non identifiable. La hauteur du 4x4 de Cécile leur offre une vue sur le spectacle de désolation qui les entoure, mais aussi une plus importante prise au vent. Cette impossibilité d'apercevoir les passagers, qui subissent les mêmes frayeurs qu'elles, les isole encore plus dans leur terreur.

Après quelques secondes de vaine panique, les trois femmes constatent qu'elles ne peuvent pas s'échapper de cet enfer et qu'en dehors de la disposition des véhicules qui les encerclent, la buée et la pluie qui envahissent les différentes vitres ne leur permettent pas de jauger clairement l'état de la chaussée. De plus, l'obscurité de la nuit est tombée sur ce monde irréel, elles comprennent qu'elles doivent prier pour que les secours puissent rapidement intervenir. Leurs pensées s'entrechoquent et se rejoignent, bien qu'elles n'aient pas échangé un mot depuis la dernière bourrasque.

Marlène s'entête à nettoyer le pare-brise pour essayer d'observer les mouvements extérieurs. Elle espère de toutes ses forces voir émerger la lueur d'un gyrophare. Subitement, elle aperçoit un frémissement sur sa gauche. Le temps d'ajuster sa vision, elle comprend qu'un homme tente de s'extirper du carambolage en se déplaçant à quatre pattes. Elle murmure :

— Un type est sorti d'une voiture et essaie de ramper sur

la chaussée. Cette posture au ras du sol lui permet sûrement d'éviter que le vent l'emporte.

Cécile et Édith scrutent l'obscurité et suivent également la progression hasardeuse de l'inconscient. Toutes trois retiennent leur souffle. Malgré sa position quasi allongée, le corps subit les soubresauts liés à la force des rafales. Après quelques minutes, les ténèbres l'absorbent. Elles ne peuvent plus qu'espérer qu'il arrive sans encombre à l'extrémité du pont.

Les sifflements continus du vent créent une tension permanente dans l'habitable. Marlène constate que durant le laps de temps où Édith s'est confiée, elle a moins ressenti le désarroi que lui procure leur situation. Elle décide de relancer la conversation :

— Je ne suis pas convaincue que je déploierais la même tolérance que toi, Édith. Tu répètes que tu aimes encore Paul. Pour ma part, si l'homme de ma vie me trompait avec une jeunette, je le rejetterais. Comment arrives-tu à lui conserver ton affection ?

— Lorsque je l'ai rencontré, j'ai vécu une véritable passion avec lui. Tout doucement, cet amour fou s'est transformé en un sentiment plus profond et moins dévastateur, mais, même si cette expression peut paraître très bestiale, je dirais que je l'ai dans la peau. C'est difficile à expliquer, mais malgré nos nombreuses années de vie commune, je ressens toujours des emballements quand je le vois. Son corps sait faire vibrer le mien.

— En attendant, si j'ai tout compris, tu ne vibres plus beaucoup. Il préfère jouer ailleurs, lance Marlène.

— Est-ce utile de me le rappeler ?

— Excuse-moi ! Je te parle méchamment, mais tu souffres et j'en veux à Paul de ne pas te ménager.

— Je pense que lui aussi souffre. La vieillesse le terrorise.

— Tu te montres vraiment trop gentille. Nous sommes tous apeurés à l'idée de la décrépitude qui nous attend. Je ne trouve pas que cela l'excuse. S'il avait besoin de se rassurer sur son pouvoir de séduction, il aurait pu draguer des femmes plus mûres.

— Penses-tu réellement que cela aurait été plus facile à supporter pour moi ? J'en doute. Au moins, dans le cas présent, je sais qu'il cherche chez ces femmes quelque chose que je n'ai plus. S'il s'était trouvé une maîtresse de mon âge, j'aurais encore moins compris et plus souffert.

— Oui, tu as sans doute raison. Pourquoi crois-tu qu'il a deviné que tu étais informée de ses turpitudes ?

— Je me complais à considérer qu'il ne me prend tout de même pas pour une idiote. J'ai vieilli, mais il me pratique depuis assez longtemps pour se douter que mon mutisme sur notre vie sexuelle inexistante atteste de ma connaissance de la sienne. Depuis que j'ai découvert son infidélité, je n'ai plus jamais essayé de m'approcher de lui et je me tais quand il m'annonce un séminaire de plusieurs jours ou une réunion louche. D'ailleurs, il a cessé de tenter de justifier ses absences, il se contente de me les communiquer.

— Une dernière chose : tu n'es pas du tout une vieille peau. Beaucoup de femmes de notre âge rêveraient de te ressembler.

— C'est gentil ! Merci ! Mais il n'en reste pas moins que je n'ai plus 25 ans.

— Je te le confirme. Mais ne t'es-tu jamais demandé si la démarche de Paul n'avait pas principalement pour objectif de séduire, et pas obligatoirement que des pimprenelles ? Ses proies se sont avérées jeunes parce qu'elles constituent le plus gros des femmes qu'il côtoie tous les jours. Il n'a plus besoin de te charmer, tu es trop acquise. Si tu l'aimes toujours et que tu veux le reconquérir, fuis-le, il pourrait se mettre à te courir après.

— Je n'ai pas essayé ce stratagème, mais de toute façon, j'en reviens à la décision que j'ai prise en voyant défiler ma vie tout à l'heure. Je vais cesser de l'attendre, mais j'agirai pour moi, pas dans l'espoir de le récupérer.

— « Paul, méfie-toi qu'elle t'échappe », lance Marlène, avant de se retourner vers Cécile : On ne t'entend pas. Tu t'es endormie dans ce vacarme ?

Pensive, Cécile leur sourit :

— Non, je vous écoute avec attention. Et je m'aperçois que moi aussi tout à l'heure, quand j'ai cru nos dernières minutes arrivées, j'ai revisité mon existence en quelques secondes. Le bilan ne m'a pas convaincue.

Bonn, juillet 1946

Les accords de Postdam, en août 1945, ont renforcé et précisé le processus de dénazification auquel se livrent les alliés en Allemagne. L'objectif consiste à épurer la société, la culture, la presse, les pouvoirs judiciaires et politiques de toutes les influences nationales-socialistes. Doris se félicite d'avoir menti sur ses activités pendant la guerre. Des purges sévères ont eu lieu dans le milieu enseignant et dans les professions juridiques, journalistiques et sportives.

Pour le moment, son passé militaire n'a toujours pas fait surface. Dans la désorganisation intense de la chute du Troisième Reich, elle a réussi à temporiser avant de devoir fournir les papiers justifiant son identité et ses diplômes médicaux. Aidée par une filière nazie, elle a reçu fin 1945 les faux documents attestant qu'elle se nomme Margarethe

Hammer, comme elle l'avait annoncé dès ses premiers pas à l'hôpital de Bonn. Elle sait que pour brouiller les pistes, elle aurait dû également renoncer à son métier, mais elle s'est trop battue pour pouvoir réaliser son rêve. Elle ne peut pas admettre de ne plus exercer.

Avant le début du procès de Nuremberg, Doris a eu connaissance des directives indiquant les groupes de personnes visés par une enquête. Elles incluaient les médecins. Elle se persuade que tant que son appartenance à l'armée SS reste secrète, elle demeure à l'abri de la vindicte des alliés. Elle s'est liée d'amitié avec plusieurs de ses confrères. Lors de leurs soirées communes, elle découvre que les Allemands n'affichent pas les mêmes certitudes que les Américains ou les Britanniques sur la nature du phénomène national-socialiste. Pour les Anglais, il s'apparente plus à une maladie, pour les Français à du totalitarisme et les Américains oscillent entre ces deux concepts. Ses compatriotes estiment comme elle que la fidélité à son pays s'assimile à l'obéissance au Führer. Elle n'a effectué, ils n'ont effectué que leurs devoirs d'Allemands.

Le procès de Nuremberg a commencé en novembre dernier et il a déclaré criminelles quatre organisations nazies, dont la SS. Cela implique le classement d'office de Doris dans cette catégorie. Au fil des débats, elle sait que des procédures plus spécifiques mettant en cause des corps de métier particuliers suivront ce premier acte. Une juridiction s'attellant à faire la lumière sur les monstruosité perpétrées par les médecins est programmée après l'action en cours.

Par la filière des anciens SS, qui lui a fourni ses faux

papiers, Doris a appris que depuis la libération, les autorités alliées recherchent des documents et des témoignages sur les expérimentations médicales opérées dans les camps. Elle sait qu'elle fait partie de la liste de ces praticiens. Elle ne comprend pas cet acharnement à vouloir condamner des gens qui se contentaient d'obéir aux ordres.

De plus, le peuple allemand a bien d'autres soucis à gérer. Le pays manque de nourriture, de toits, de textiles, de médicaments. Les habitants survivent avec difficulté sur ce territoire dévasté. Ces nations victorieuses qui s'appesantissent pendant des mois sur des actes passés ne retiennent que peu l'attention de tous. À travers ces mises au pilori, les Allemands perçoivent principalement le cri de vengeance de l'Europe. Ils ne comprennent pas cette démarche qui consiste à vouloir absolument sortir de l'oubli les faits perpétrés sous le Troisième Reich. Leur pays, leur peuple, leur industrie et globalement toute la structure de l'État sont décimés ou n'existent plus. N'est-ce pas suffisant comme châtement ?

Doris tremble d'être reconnue et arrêtée. En décembre 1946, l'ouverture du procès de Nuremberg spécifique aux médecins lui permet de souffler. Pour cette fois, elle est passée entre les mailles du filet. Par la presse, elle suit de près le déroulement de cette instance. La défense insiste sur le fait que jusqu'à il y a peu de temps les expérimentations humaines n'étaient pas interdites mondialement. L'un des avocats construit sa plaidoirie en s'attachant à démontrer que les Américains ont également pratiqué des essais sans obtenir le consentement éclairé de leurs cobayes, et ils ne sont pas les

seuls. Doris se réjouit de cette approche qui la conforte dans son sentiment qu'elle n'a effectué que son devoir. De plus, un autre défenseur, bien qu'il reconnaisse que les expériences décrites dans l'acte d'accusation ont bien eu lieu, s'efforce d'établir qu'elles n'étaient pas aussi dangereuses que l'affirment les détracteurs. Il continue en insistant sur le fait que ces médecins ont obéi à des ordres auxquels ils ne pouvaient pas se soustraire. Depuis la fin de la guerre, Doris ne cesse de se répéter que si elle avait refusé de se soumettre à sa hiérarchie, elle aurait été arrêtée et probablement exécutée. Les paroles de ces avocats la rassurent. Il est facile de statuer hors du contexte. En outre, comme ils le rappellent, les cobayes humains étaient tous condamnés à mort par le régime nazi. Contrainte au silence, Doris ronge son frein : elle voudrait pouvoir hurler à la face de tous ces bien-pensants qu'elle ne représentait qu'un pauvre maillon d'un système qu'elle ne maîtrisait pas.

En août 1947, à l'écoute des jugements rendus au terme du procès des médecins à Nuremberg, Doris comprend qu'elle doit fuir son pays. Malgré les plaidoiries des avocats, les prévenus n'ont bénéficié d'aucune clémence. Sur les vingt-trois accusés, seuls sept sont acquittés, neuf sont condamnés à de longues peines d'emprisonnement et les sept autres seront exécutés.

Depuis la fin de la guerre, elle n'a pris aucun contact en direct avec ses proches. Elle sait que ses parents doivent la croire morte et cet état de fait ne la dérange pas. Issue d'un milieu paysan, progressivement, dès l'adolescence, elle s'est éloignée de cette famille peu valorisante à ses yeux. Par la

filière SS qui la soutient, elle a appris que les services de renseignements américains ont interrogé sa mère et son père. Face à l'ignorance de ces derniers et à l'absence de pistes, les Américains chargés de la poursuite des criminels de guerre ont déduit que Doris n'avait probablement pas survécu dans sa fuite vers l'ouest. Malgré ce constat, elle craint que son dossier réapparaisse entre les mains d'enquêteurs plus zélés et que cela se solde par sa capture, son procès et sa condamnation à mort. Elle veut vivre. Elle décide de quitter l'Allemagne.

Les premières feuilles d'automne tapissent les trottoirs de Bonn. En sortant de l'hôpital, Doris se dirige d'un pas décidé vers l'église. Quelques minutes plus tard, agenouillée sur un prie-Dieu, elle guette la porte de la sacristie. Elle se souvient de la première fois où elle s'est rendue dans ce lieu de culte, quelques semaines après son arrivée dans la ville. Dieter, qu'elle avait connu dans le cadre des jeunesses hitlériennes au début de leurs études et qu'elle avait retrouvé fortuitement au sein de sa nouvelle équipe médicale, l'avait accompagnée. En quelques mots, sans lui révéler ses propres activités pendant la guerre ni l'interroger sur les siennes, se basant uniquement sur leur investissement commun envers le Führer avant le conflit, il avait réussi à lui faire comprendre qu'il pouvait lui venir en aide.

Le grincement d'une porte attire son attention et l'abbé Aldermann apparaît dans l'embrasement. Doris se lève et le rejoint dans la sacristie :

— Bonjour, mon père.